

Une poétique contemporaine du déplacement Patrick Deville, étonnant écrivain-voyageur

Isabelle Bernard

Université de Jordanie

Résumé: Patrick Deville est un écrivain voyageur dont nous expliciterons la pratique scripturale singulière à partir de quatre romans : *Pura Vida : Vie et mort de William Walker*, *Equatoria*, *Kampuchéa*, *Peste & Choléra*. Nous nous dessinerons le fonctionnement intime de ses œuvres-mondes hantées par le souvenir des explorateurs Brazza, Pavie, Livingstone ou Stanley autant que par les récits de Verne, Conrad ou Loti. Nous montrerons l'engagement absolu que requiert ce projet à l'intertextualité époustouflante, qui dévoile Patrick Deville au faîte de sa maturité littéraire.

Mots-clés: Patrick Deville, littérature contemporaine, récits de voyages, héritage et réécriture

Abstract: Patrick Deville is a travel writer we will explain the singular from four novels scriptural practice: *Pura Vida: Life and Death of William Walker*, *Equatoria*, *Kampuchea*, *Plague & Cholera*. We will draw the inner workings of his works worlds haunted by explorers Brazza, Pavie, Livingstone and Stanley as well as by the novels of Verne, Conrad or Loti. We will show the absolute commitment that this project requires. It reveals Patrick Deville at the height of his literary maturity.

Keywords: Patrick Deville, contemporary literature, travel novels, heritage and rewriting

*Si vous le coupez en deux, vous ne trouverez pas d'un côté un voyageur,
et de l'autre un écrivain, mais deux moitiés d'écrivains-voyageurs...*

(Jacques Meunier)

Né en 1957, Patrick Deville¹ est un auteur singulier appartenant à la génération de Minuit des années 1980 ainsi qu'Echenoz, Toussaint, Oster, Gailly... Avec *Pura Vida: vie et mort de William Walker* et son entrée aux éditions du Seuil en 2004, le romancier a amorcé un tournant dans son œuvre en creusant une veine géopolitique et historique inédite. Suivant cette inclination plus dense et plus sensible à la géographie, il a publié quatre romans: *La Tentation des Armes à feu* (2006), *Equatoria* (2009), *Kampuchéa* (2011) et *Peste & Choléra*² (2012). Le Directeur littéraire de la *Maison des Écrivains Étrangers et des Traducteurs*³ laisse ainsi s'épanouir sa passion pour le voyage et son goût pour l'aventure qui le taraudent depuis l'adolescence. De fait, son écriture met en lumière une voie narrative tonique et insolite qui, loin des postures impassibles et minimalistes minuitardes, désormais progresse, encyclopédiste, en vastes mouvements sinueux. D'un continent à l'autre et d'un siècle à l'autre, Deville, rimbaldien dans l'âme, et ses doubles fictifs, vagabonds rêveurs et ironiques, relie des bribes d'événements et des lignes de vie, destins sublimes ou cruels, d'anonymes et de personnalités inoubliables : artistes, hommes politiques, aventuriers...

Nous expliciterons d'abord la pratique scripturale de cet étonnant écrivain-voyageur qui déclare voyager pour écrire et non écrire pour voyager.⁴ Puis nous dessinerons le fonctionnement intime de ses œuvres-mondes hantées par le souvenir des explorateurs Brazza, Pavie, Livingstone ou Stanley. Enfin, nous montrerons l'engagement absolu que requiert ce projet à l'intertextualité époustouflante, qui dévoile Patrick Deville au faîte de sa maturité littéraire.

1- Une pratique scripturale singulière

Grand voyageur, Patrick Deville a depuis toujours eu des envies d'ailleurs: son enfance qui s'est en partie déroulée face à l'Atlantique dans l'estuaire de la Loire⁵ a savamment fait travailler son imagination. Sa profession d'enseignant (en lettres et philosophie) puis de Chargé de mission culturelle l'ont plus tard amené à résider dans le Sultanat d'Oman, au Nigeria, en Algérie, au Maroc puis à Cuba, en Uruguay et au

Guatemala... Maintes fois, le Breton a donc suivi le vent du large autour du monde et a pu affûter tant son sens du contact humain que son œil de paysagiste. Polyglotte, Deville est également traducteur et, depuis qu'en 2001, il a pris ses fonctions de Directeur littéraire de la MEET, il va de par le monde à la rencontre d'écrivains. La liste est longue de ses destinations transformées en ports d'attache même si reviennent le plus souvent dans ses écrits et ses entretiens Cuba et l'Amérique latine.⁶ Esprit cosmopolite épris de littérature voyageuse, il déclare:

Je sais que les écrivains sont des migrants en quête de contrées lointaines où ne pas assouvir leurs rêves. Que (...) tous les écrivains sont des navigateurs ahuris dans la brume (...) que les plus grands auront su faire de cet exil une étrange beauté, comme on compose un bouquet en agençant joliment ses faiblesses et ses terreurs. (Deville 2004a: 23)

Dévoreur de livres et d'espace, Deville a symétriquement à ses publications aux éditions de Minuit⁷ (1987-2000) fait paraître dans des revues ou ouvrages collectifs ainsi qu'à l'occasion de ses résidences d'écrivain, un ensemble de textes courts dont la subtilité narrative et la sensibilité poétique laissaient présager l'œuvre présente dans laquelle le voyage se révèle autant un motif qu'un moteur fictionnel. Tels *Nordland*, intitulé *L'horizon est plus grand* dans sa version remaniée, ou *La 403 de Paco Le Santero*,⁸ plusieurs écrits au lectorat confidentiel s'apparentent déjà à des récits de dépaysement au sein desquels les lectures (de l'*Odyssée* homérique à Cendrars, Conrad, London, Loti, Rimbaud, Verne ou Stevenson) sont d'influence. L'incipit de *L'horizon est plus grand*⁹ suffit à donner la teneur et la saveur des premières ébauches de ce romanesque hybridé et débridé, d'une infinie modernité, à la fois fantasmatique et tourmenté, poétique et contemplatif, qui fait son succès aujourd'hui.

Circé est une femme aux longs cheveux noirs, qui murmure dans son sommeil des phrases en riksmål, en lapon ou en nynorsk, toujours dans une langue d'au-delà du cercle polaire. Je l'entendis une nuit que, seul à bord et assoupi sur la table à cartes, je laissais la surface d'un verre d'alcool blanc s'incliner gentiment au gré du tangage. S'affolèrent aussitôt compas et boussoles. La coque métallique fendait les mers arctiques, mettait le cap sur le nord magnétique et les îles Lofoten.

Circé m’attendait sur le quai de Moskenes. C’était l’aube et la magicienne dissimulait son regard derrière des lunettes opaques. (Deville 1996: 7)

Bâtie à partir de matériaux autobiographiques et littéraires, la poétique du déplacement qui se donne à lire tel un *modus scribendi* fort abouti s’est peu à peu constituée. La clause d’un texte intitulé “Transcaucase Express” écrit pour le catalogue de l’exposition *Bakou Saint-Nazaire* en convaincra tout à fait: “On peut se nourrir des rêves du Nord comme des rêves du Sud, de l’Ouest comme de l’Est. L’inévitable étant sans doute de ne pas vouloir être là où on est” (Deville 2000: sp]. Langage et tangage semblent chez Deville aussi inextricablement liés que chez Leiris et, dans la bibliographie du romancier brévinçois, il faudra aussi remarquer la participation aux recueils sur la navigation *À bord du Normandie* (éditions Le Passeur, 2003) et *Queen Mary 2 & Saint-Nazaire*.¹⁰ La première tentative de “reliance” spatiale date, semble-t-il, de 1999: il s’agit d’un très bref récit qui rapproche deux villes côtières françaises autour d’un écheveau dont la teinte toute personnelle est évidemment littéraire et métaphysique.

Les lieux portuaires n’existeraient qu’à moitié sans les mots qui les hantent, et Saint-Nazaire, ses chantiers de l’Atlantique, ses grands rêves d’acier qui glissent vers la mer ne seraient pas d’un si lourd tonnage si Nabokov ne leur consacrait deux milligrammes d’encre et la dernière phrase de son autobiographie. (Deville 1999: 72)

Aujourd’hui comme hier en perpétuelle partance, même si son point d’ancrage demeure Saint-Nazaire,¹¹ Patrick Deville réside épisodiquement en France; il se plaît plus volontiers à séjourner plusieurs mois, voire à s’installer plusieurs années, dans des capitales étrangères: La Havane, Luanda ou Phnom Penh... Son projet littéraire se nourrit de voyages et il a, à la manière d’un autre amoureux des ports (Pierre Mac Orlan) toute la matière pour à son tour rédiger un *Petit manuel du parfait aventurier*! S’imprégner de l’atmosphère singulière de nouveaux horizons constitue en effet l’étape majeure et initiale du long et lent cheminement qui le mène à la rédaction puis à la publication (qui, elles, sont relativement rapides) de ses romans foisonnants, mûris par-delà les océans. Aussi pour les derniers en date – qui demeurent fortement liées à la France et à son passé colonial, africain

et indochinois – a-t-il parcouru, infatigable et curieux, trois continents: l'Amérique centrale pour *Pura Vida*, l'Afrique équatoriale pour *Equatoria* et l'Asie du sud-est pour *Kampuchéa* et *Peste & Choléra*. L'imprégnation dans une ambiance qui sera matricielle se révèle autant physique et sensorielle qu'intellectuelle: il s'agit bel et bien de susciter une dépossession de soi. Afin de combler son besoin d'engranger le maximum d'informations et d'émotions, l'écrivain multiplie, passionné, les rencontres de tous ordres, quotidiennes et imprévisibles, avec des autochtones; il ne compte plus ses entretiens avec des hommes politiques, des révolutionnaires, des militants et des artistes. Ce contact global et intime qui sert à éprouver l'inconnu passe bien entendu par l'apprentissage de la langue, par la lecture assidue de la littérature et de la presse locales.

Pour écrire mes livres, comme mes sujets sont la plupart du temps lointains, j'ai besoin de me rendre sur place et de faire des allers retours entre la bibliothèque et les lieux que j'explore (...). La bibliothèque ne suffirait pas. Le déplacement non plus ne suffirait pas. C'est une combinaison (...). Le déplacement est absolument indispensable à l'écriture (Deville 2012a: 54).

Afin d'atteindre à l'essence des événements qu'il traque (ici, la brève existence du président nicaraguayen Walker; là le parcours de l'aventurier Brazza ou celui du politique khmer Douch; ailleurs celui du épidémiologiste suisse Yersin), le romancier devient une sorte d'archiviste de l'éphémère qu'il soit banal, sordide ou merveilleux autant qu'un archéologue lancé sur les traces du passé, terreau de cette actualité qui l'inspire. L'exergue d'*Equatoria* signée par Louis-Ferdinand Céline explicite l'instant-clef, sorte d'acmé artistique et émotionnelle, qui motive la quête de l'écrivain:

C'est cela l'exil, l'étranger, cette inexorable observation de l'existence telle qu'elle est vraiment pendant ces longues heures lucides, exceptionnelles dans la trame du temps humain, où les habitudes du pays précédent vous abandonnent, sans que les autres, les nouvelles, vous aient encore suffisamment abruti. (Deville 2009: 7)

Logiquement, c'est au bout du monde, isolé et anonyme, à l'hôtel – un non-lieu impersonnel au passé picaresque qui, faut-il le préciser, appartient aux topoï du récit de

voyage – dans une chambre et une ville pour chaque opus différente, que cet aventurier des Lettres contemporaines digère la somme de documents et de souvenirs tant de paysages que de visages qu’il a colligée sur le terrain: il entreprend ainsi la dernière phase de son projet, la rédaction.

Pour des raisons diverses, confie-t-il, j’écris toujours loin de Paris (...). J’ai écrit *Peste & Choléra* dans trois hôtels à Dalat, à Nha Tran et j’ai terminé à Saigon, sur un laps de temps très court, deux mois environ. Jour et nuit, étant loin de tout, coupé de tout, avec tout mon matériau et l’impossibilité d’aller en chercher davantage, la forme du roman déjà établie. Il n’y a plus qu’à l’écrire, enfin, il n’y a plus qu’à... Il faut que ce soit rapide, brutal et surtout ininterrompu. (Deville 2012b: 54)

Le résultat est édifiant: la prose méticuleuse et ironique à la syntaxe chaloupée devient plus flamboyante que jamais dans ces dernières publications qui s’offrent tels des livres-mondes.

2- Des livres-mondes

Deville et ses doubles fictifs (narrateurs et “fantôme du futur”) s’immiscent dans les plis d’un espace-temps dense et trouble: ils revisitent les failles de l’Histoire sous sa forme de conscience collective et identitaire comme les creux des biographies, traquant çà et là à la surface du globe “la vie romanesque et ridicule des hommes” (*idem*: 92). L’hypertrophie de la mémoire de l’écrivain, lucide sur le fait que face au vide cruel de l’existence, il n’y a de remèdes que dans la littérature, l’entraîne à tracer des liens lors de ses pérégrinations, à accumuler des notes et des anecdotes, à fouiller rives et archives en quête de toujours plus d’explications et de précisions. Même si les citations de Byron et de Pascal sur le thème de l’agitation inutile mais nécessaire pour fuir l’ennui qui servent d’exergue à *Pura Vida* disent en contrepoint ironique la conscience de la vanité finale de toutes les histoires qui constituent l’Histoire de l’Humanité.¹² Le point de jonction principal des fils narratifs éparés est à peu près l’époque où la Terre fut entièrement mise en carte, et qui consiste en la première étape d’une mondialisation aujourd’hui achevée. *Peste & Choléra*, dans cet esprit repose sur un cadre temporel qui s’étale de 1863 à 1943 et qui offre au lecteur d’envisager

le monde dans ses soubresauts du Second empire à la Seconde Guerre mondiale. À dessein, l'auteur campe généralement des narrateurs eux-mêmes écrivains qui aiment à faire revivre le bouillonnement chaotique de pays au moment où ceux-ci cherchent leur voie entre révolutions et dictatures, pour le motif que c'est là que l'âme humaine apparaît le plus distinctement dans toute la gamme du clair à l'obscur. Dans *Pura Vida*, l'errance du narrateur entre le Nicaragua, le Honduras, le Costa Rica, le Salvador et Cuba conduit ainsi à un savant télescopage de temps et de lieux. Sur près de deux siècles, se croisent les figures de Bolivar et Sandino, Narciso López, Che Guevara ou Ernesto Cardenal dépeintes à partir de quelques faits d'armes et faits divers tissés à d'innombrables anecdotes et réflexions actuelles sur le passé. De même dans *Kampuchéa*, le lecteur parcourt un périmètre qui s'étend du delta du Mékong à la Chine en passant par de courts arrêts au Nicaragua et au Mexique au prétexte de suivre les traces d'Henri Mouhot. Ce paisible savant qui, par sa découverte impromptue des Temples d'Angkor en 1860 exacerbant le goût des civilisations asiatiques chez ses contemporains européens (Deville 2011: 55-63), a fait par une totale inadvertance s'entrechoquer l'Orient et l'Occident: depuis la publication posthume de son *Journal*, son patronyme "traîne dans son sillage l'exploration, la conquête, la colonisation, la guerre" (*idem*: 55). La composition structurelle d'*Equatoria* enregistre, quant à elle, les voyages à travers les titres des huit unités narratives: "au Gabon, à São Tomé e Príncipe, en Angola, au royaume téké, en Algérie, au Congo, au Tanganyika, à Zanzibar" (Deville 2009: 229-233) qui tous disent la fascination pour le mythe rimbaldien de l'Afrique. Néanmoins, l'auteur du "Bateau ivre" cède souvent la place à Schweitzer (médecin philosophe et concertiste qui entre autres actions caritatives finança un hôpital au Gabon), à Livingstone (explorateur-missionnaire, héros de l'ère victorienne qui permit à l'Empire de découvrir le centre-sud de l'Afrique) et à Stanley, journaliste intrépide qui, lors d'une expédition, porta secours à Livingstone au bord du lac Tanganyika en Tanzanie. Ce feuilleté civilisationnel des continents suscite régulièrement des pauses méditatives sur le passé mais aussi sur l'existence des individus aujourd'hui avec en regard les printemps arabes de 2011 ou le retentissant procès des Khmers Rouges achevé à l'automne 2011. De fait, l'exergue de Conrad, "Il y a autant de naufrages qu'il y a d'hommes" (Deville 2011: 252), figurant dans le

dernier chapitre de *Kampuchéa*, constitue plus qu'une piste de lecture¹³ puisqu'on sent le narrateur proche de Marlowe poursuivant sa remontée du fleuve vers les origines les plus obscures du monde. Amitiés, trahisons, échecs personnels autant que réussites motivent l'aller et le retour vers le cœur des grandes civilisations. Du reste, l'insistance de Deville à dépeindre la solitude des aventuriers qu'il élit marque sa propension à philosopher sur "la risible petite énigme de soi" (Deville 2012a: 76). Lovés au creux de ces niches temporelles et spatiales, les romans se développent dans une tension entre géopolitique, histoire et fiction qui va de pair avec une sorte de "déhiérarchisation" des événements: la vision attachée à "la mémoire inutile de l'histoire" est engendrée par une insatiable curiosité pour les autres et le monde; elle fait une place aux destinées extraordinaires, celle de Che Guevara, par exemple, dont le combat captive littéralement Deville (pas un seul des cinq romans cités ici sans mentions répétées du Che) aux destins modestes et ordinaires: femmes de ménage, portiers d'hôtel, chauffeurs, mercenaires... Et, imaginant un héros de roman pour *Peste & Choléra* en se basant sur la vie d'un personnage historique passablement inconnu aujourd'hui, Alexandre Yersin, le romancier renoue avec certaines normes romanesques d'antan en reconstruisant une vie qui fait sens. Ses œuvres ne sont donc pas seulement des tombeaux offerts aux héros – chercheurs d'aventures, utopistes géniaux, hommes de pouvoir exaltés, artistes torturés ou illuminés, anges vagabonds et illustres perdants –, mais dressent une stèle aux individus oubliés emportés par cette énergie vitale répandue tous azimuts.

Sept milliards d'hommes peuplent aujourd'hui la planète. Quand c'était moins de deux, au début du vingtième siècle. On peut estimer qu'au total quatre-vingts milliards d'humains vécurent et moururent depuis l'apparition d'homo sapiens. C'est peu. Le calcul est simple: si chacun d'entre nous écrivait ne serait-ce que dix Vies au cours de la sienne aucune ne serait oubliée. Aucune ne serait effacée. Chacun atteindrait à la postérité et ce serait justice (*idem*: 91).

Placés sous l'égide de Plutarque et de ses *Vies*, plusieurs fois mentionnés, les fictions disent les destinées illustres et minuscules, nécessaires et inutiles. "On ne sait trop si on admire ces hommes, Brazza ou Savimbi, Stanley ou Guevara. On les envie un peu, oui.

D'avoir cru qu'il était possible de contraindre l'Histoire en marchant droit devant soi au milieu de la forêt" (Deville 2009: 304; 12). Et, c'est suivant cette focale globalisante que Deville aborde la notion d'utopie. Emblématique de notre époque, elle a été disqualifiée pour une part par les expériences totalitaires du XX^e siècle, précisément celles incarnées par les protagonistes: aventuriers et révolutionnaires. C'est l'essayiste Claudio Magris (lui-même arpenteur des villes et admirateur des fleuves) qui a cerné l'idée d'utopie (rêvée et retournée en drames) de notre représentation du temps et de l'Histoire. En explicitant que l'entendement humain ne peut explorer cette contradiction fondamentale entre *Utopie et désenchantement*, l'écrivain italien a émis l'hypothèse que la littérature, quant à elle, était en mesure de se situer dans l'espace qui relie et disjoint les deux concepts. C'est précisément au lieu-même de cette tension fondatrice et féconde que Deville place son creuset d'inventeur de formes et de phrases. Pour les narrateurs qui tiennent "à voir l'Histoire écrite en toutes lettres sur la Géographie. Le temps imposé à l'espace" (*idem*: 218), le lieu devient ce point nodal qui relie les individus tous ensemble: férus de toponymie, ils imaginent "un matériel capable de saisir l'espace et aussi la fuite du temps, d'imposer l'Histoire à la Géographie, capable de restituer en accéléré la piteuse épopée" (Deville 2011: 85-93).

C'est à l'extrémité de la rue Didouche-Mourad [à Alger] qu'il conviendrait d'installer ce matériel cinématographique complexe que j'avais expérimenté en 97 sur l'avenue Simon-Bolivar de Managua, au Nicaragua, un système capable de restituer en accéléré l'ensemble chaotique des images du passé: un Romain taille la ville sur ce qui est encore une colline très éloignée du port de Tipaza. Des cavaliers arabes conquérants fondent depuis Le Caire dans un nuage de poussière. Des Turcs débarquent dans la baie leurs cargaisons d'esclaves capturés en Méditerranée (...). Des bombes explosent. L'OAS assassine Mouloud Feraoun la veille de la paix. Le Général écarte les bras en haut du balcon blanc. Les pieds-noirs piétinent sur le port au milieu de leurs valises (...). Ben Bella et Che Guevara se donnent l'accolade à la tribune de la Tricontinentale (...) Bachir et moi remontons un soir de juin 2006 la rue Didouche-Mourad. (Deville 2009: 174-175)

Ce qui permet l'appréhension de cette Histoire des hommes dans les fragments, ces "vieilles histoires d'un vieux monde" (*idem*: 181), suivant un tropisme mélancolique, c'est

bien évidemment la géographie avec la ville et le fleuve, en tant qu'espaces anthropologiques. Dans *Equatoria*, c'est le Congo "le mystérieux fleuve, venant du nord-est, où il apparaissait comme l'horizon d'une mer" (*idem*: 62) qui, entre 1873 et 1879, n'en finit pas d'être découvert; dans *Kampuchéa*, c'est la majesté du Mékong qui est donnée à contempler (Deville 2011: 58, 76, 79, 82-83, 152, 168, 174...). Née dans la nuit des temps, la conscience de la finitude humaine s'épanouit sur les rives, sur les ponts, le long des cours d'eau, canaux, rus ou fleuves susceptibles de secrètement ramifier l'inconscient; et Deville est de ces artistes d'aujourd'hui qui, comme les explorateurs d'hier, savent y puiser sa saveur amère et douce. Dans ses déplacements, qui invariablement suivent une trame fluviale et portuaire, l'écrivain amateur d'arts et de photographie se nourrit des fastes de la nature; sa palette, vibrante, s'en ressent. Dans son journal de terrain, il glisse quelques portraits de villes, devenues les jungles modernes. "La ville est un monde" (Augé 1994: 158), formé d'une combinaison de lieux intensément chargés de sens. Son carnet de voyage ressemble à celui d'un visuel passionné par la composition doublé d'un intuitif en mouvement, toujours à l'affût, aux aguets ainsi que le montrent ces captations fragmentées:

À Calcutta, le jour saigne sur le Gange. Il voit le lacs de pourpre et d'or du delta au couchant (Deville 2012a: 64) ; Après la nuit d'insomnie, le vermeil de l'aube, la glorieuse cymbale. La chambre d'hôtel blanc neige et or pâle. Au loin la lumière à croisillons de la grande tour en fer derrière un peu de brume. En bas les arbres très verts du square Boucicaut (*idem*: 9); Au cours de sa deuxième expédition, après qu'ils ont escaladé une montagne hérissée de conifères, un vaste plateau d'herbes vertes s'ouvre devant eux jusqu'à l'horizon, à plus de mille mètres d'altitude et dans le froid. Au milieu coule une rivière. La vision est helvétique. Yersin se souvient à son retour que "l'apparence rappelait celle d'une mer bouleversée par une houle énorme d'ondulations vertes". Il découvre le plateau du Lang Bian (*idem*: 84).

À la fois macroscopiques et microscopiques, les instantanés d'espaces historiques¹⁴ concourent à situer ces romans qui décrivent le monde sans renoncer aux impressions de voyage à la frontière de la fiction et de l'anthropologie.

3- Un projet littéraire en forme d'engagement absolu

Même s'il récuse vivement l'appellation d'écrivain-voyageur, Patrick Deville appartient totalement à cette famille d'auteurs bourlingueurs qu'il admire du reste et dont il cultive consciemment ou non l'admiration par le biais de subtils liens intertextuels. Son esthétique inclut précisément une interrogation autoréférentielle sur son statut propre ainsi que sur les filiations réelles ou inventées qui la parcourent et la transcendent. Aussi note-t-il dans *Equatoria*: "La littérature est une citation de citations" (Deville 2011: 123). Les œuvres se révèlent ainsi truffées d'escarbilles et de clins d'œil à ses précédents opus. Les réminiscences littéraires constituent l'autre fonds, plus imposant encore, de l'arsenal documentaire; elles sont, elles aussi, à lire comme le signe d'un engagement total et absolu envers la matière textuelle, sans cesse remodelée au cours du temps de création. Par ailleurs travaillée par les récits de voyages de Pierre Loti, Jack London, Saint-Exupéry, Cendrars, Rimbaud, Twain, Conrad, Stevenson, Kipling ou encore Schweitzer, la prose devillienne est également enrichie par les publications de figures iconiques: cartographes et grands explorateurs du XIX^e siècle, tels Auguste Pavie pour la péninsule indochinoise (Cambodge, Siam et Laos) et pour le continent africain Pierre de Brazza et deux célèbres britanniques: le légendaire David Livingstone et l'auteur d'*À travers le continent mystérieux*, Henri Morton Stanley. Ces aventuriers sont parmi d'autres clochards célestes et anges vagabonds les "ombres exemplaires" foucaldiennes¹⁵ de l'auteur et demeurent dans la fiction des points de repères:

Cette année-là, Pavie l'explorateur du Laos rencontre Brazza l'explorateur du Congo. C'est rue Mazarine, à *La Petite Vache* (Deville 2012a: 21); À l'initiative de Bismarck, toutes les nations coloniales s'y retrouvent devant l'atlas pour se partager l'Afrique. C'est le Congrès de Berlin. Le mythique Stanley, qui quatorze ans plus tôt a retrouvé Livingstone, y représente le roi des Belges propriétaire du Congo. Yersin lit les journaux, découvre la vie de Livingstone, et Livingstone devient son modèle: l'Écossais à la fois explorateur, homme d'action, savant, pasteur, découvreur du Zambèze et médecin, égaré pendant des années en des territoires inconnus de l'Afrique centrale, et qui, lorsque Stanley le retrouve enfin, choisit de rester sur place où il mourra (*idem*: 18).

Inconditionnel lecteur de Jules Verne, le romancier multiplie de manière exponentielle les figures tutélaires qui toutes deviennent les protagonistes de l'un des nombreux fils tissés par le narrateur. Par exemple, dans *Peste & Choléra*, le chapitre intitulé "Alexandre et Louis" (*idem*: 194-197) évoque Yersin et Céline en tissant des éléments de la biographique des deux hommes, liés par une sensibilité littéraire autant que par un tempérament scientifique. Le chapitre "Arthur et Alexandre" (*idem*: 90-92) trace pareillement des goûts communs à Yersin et Rimbaud, notamment celui des "aubes ensoleillées et de la navigation maritime, de la botanique et de la photographie" (*idem*: 91). De nombreux hommages sont donc rendus: à Schweitzer et Céline dans "Albert et Louis" (Deville 2009: 28-31) ou à Brazza et Verne dans "Pierre et Jules" (Deville 2012a: 313-316); les coups de chapeau sont multipliés:

Et peut-être [Loti] a-t-il déjà en tête, ce soir, à My Tho, des phrases du Pèlerin d'Angkor qu'il écrira dans dix ans. Ces phrases qui seront une terrible semence pour le jeune Malraux, lequel sans elles peut-être n'aurait pas écrit *La Voie royale* (...) c'est toujours curieux l'histoire des hommes et de leurs livres (Deville 2011: 123).

Philosophe de formation, l'écrivain, aussi apte à s'enthousiasmer qu'insatisfait, peut sur la route affronter à l'envi cette insécurité continue qui, de l'Antiquité à l'ère contemporaine, a taraudé voyageurs, cartographes ou poètes possédant une façon de penser l'articulation du monde à soi et de soi au monde tout à fait atypique. Son appréhension du voyage est par conséquent consubstantiellement liée à un romantisme absolu qui l'émeut et l'éprouve tout à la fois. Ici, dans la transe du dépaysement, il imagine ce qu'a pu ressentir le nomade Yersin lorsqu'il partit "depuis Nha Trang et la mer de Chine, traverser la cordillère pour rejoindre de l'autre côté le fleuve Mékong":

On éteint les braises et on charge le bât des éléphants. On avance droit devant. En des territoires innommés vers les peuplades furieuses et sans violons et sans alexandrins. On tient le cap au compas de marine. Ça ressemble enfin à la vraie vie libre et gratuite. Ouvrir des routes, creuser des chemins dans l'inconnu sinon vers dieu ou vers soi-même. La risible petite énigme de soi. Celle qu'on n'a pas su résoudre dans la pénombre d'un temple vaudois. (Deville 2012a: 76)

Là, il s'épanche, désabusé, dans une sorte de dégradation d'adrénaline:

On peut avoir cela en mémoire, et d'autres lectures encore, dans quelque établissement infâme où les hommes entrechoquent leur solitude et s'enivrent, la tête emplie d'histoires atroces ou de l'obsession démodée de l'héroïsme, attendent ici la fin du monde ou la survenue d'un mauvais coup, le jaillissement d'une lame, risquent leur peau une dernière fois comme une ordalie, pour le bel orgueil de défier les dieux, racontent parfois, si loin des côtes, des histoires de marins, l'ampleur de la mer et la furie des éléments. *Pulvis es et in pulverem reverteris*.¹⁶ On sait bien qu'il faudrait aussi, pour écrire ces vies-là, prendre modèle sur la vie des saints martyrs et des anathèmes. (Deville 2009: 238-239).

Grâce à cette somme de destins et d'aventures dont certains sont repris sans cesse livre après livre, l'écrivain dit l'irisation du monde: loin des postures historiennes, bouleversant l'ordre chronologique, il donne des strates du passé une appréhension intime qui le conduit à articuler à son dessein une écriture complexe qui interroge son propre statut, qui questionne le rapport que chaque individu entretient avec le passé et la mémoire, le voyage et l'existence, le voyage et l'écriture, détonants miroirs de l'être qui sont l'un de l'autre la métaphore.

Dans les rues je croise le regard des Vietnamiens qui ont mon âge, ont connu les bombardements américains sur Haiphong et le delta du fleuve Rouge. Le regard des vieillards comme le buraliste qui ont vu l'arrivée des troupes victorieuses par le pont Paul-Doumer et le départ des Français. Ceux-là ont vu les yeux de leurs grands-parents qui ont vu la folie guerrière de Garnier. (Deville 2011: 215)

Patrick Deville ressent vivement le désir de lire et de vivre ces périple qui le fascinent, les hommes le menant aux livres et les livres à d'autres hommes; il prend la mer ou la route pour écrire en quête d'un temps et d'un espace à jamais perdu. Son œuvre récente permet de penser avec pertinence l'articulation des rapports entre anthropologie et littérature puisqu'elle soumet à notre univers mondialisé et uniformisé, postmoderne, une sorte d'adieu au voyage.¹⁷ L'espace-temps déstructuré et privé de continuité dit que partout le lieu a été remplacé par un insondable non-lieu¹⁸ et que désormais le voyage est vidé de son contenu anthropologique. Cependant, avec ses romans de déplacements qui déchiffrent

autant qu'ils défrichent notre civilisation, l'auteur s'inspire, entre rupture et renouvellement, d'une esthétique de la fin¹⁹ qui lui permet de fonder un nouveau réalisme, hypermoderne, porté par ces allers et retours vers le passé et lié à une saturation toponymique et historique.

Force est bien d'admettre que, d'un abord générique, épistémologique et anthropologique, le protéiforme récit de voyage seul pouvait accueillir ces textes amples et débordés par l'érudition autant que par l'émotion.²⁰ Filigranée par une poétique du dépaysement et constamment à la recherche de lieux et liens mémoriels, nostalgique d'une vérité du roman mais inséparable d'un jeu ironique, non exempt d'émotivité mélancolique, qui saisit autant l'illusion du réalisme que celle de la modernité, cette littérature aux élans ethnographiques est une façon d'autrement dire: "Voici la vie des hommes, parfois. Voici notre monde, et nous n'en avons pas d'autre" (Deville 2011: 96).

Bibliographie

- Augé, Marc (1994), *Pour une anthropologie des mondes contemporains*, Paris, Flammarion coll. Champs essais.
- Asholt, Wolfgang / Marc Dambre (dir), (2011), *Un retour des normes romanesques dans la littérature française contemporaine*, Paris, Presses de la Sorbonne-Nouvelle.
- Barthes, Roland (1993), "Le discours de l'histoire" in *Le bruissement de la langue*, Paris, Seuil coll. Points Essais: 163-177.
- Dambre, Marc / Bruno Blanckeman (2012), *Romanciers minimalistes 1979-2003* [Colloque de Cerisy]. Paris, Presse de la Sorbonne-Nouvelle.
- Deville, Patrick (1996), *L'Horizon est plus grand*, Nantes, Petit Jaunais.
- (1998-99), "Saint-Nazaire et Dunkerque", *Les Annales de la Villa Mont-Noir*: 71-73
- (2000), "Transcaucase Express", Catalogue de l'exposition *Bakou Saint-Nazaire*, Saint-Nazaire, MEET, [non paginé].
- (2004a), *Pura Vida: Vie et mort de William Walker*, Paris, Seuil.
- (2004b), "Que pourrais-je savoir de l'exil?", in *Le Matricule des Anges*, n°50: 23.

NOTES

¹ Pour de plus amples informations sur Deville et son œuvre, l'on consultera avec profit la banque de données auteurs.contemporain.info qui leur consacre un dossier complet.

² La reconnaissance du public, nouvelle, se réitère à chaque publication : *Equatoria* a reçu le Prix du livre Inter 2009, *Kampuchéa* le Prix Nomad's 2011 et *Peste & Choléra* le Prix Médicis 2012 et le Prix FNAC 2012.

³Créée en 1987, la MEET, *Maison des Écrivains Étrangers et des Traducteurs* (<http://www.maisonecrivainsetrangers.com>), installée à Saint-Nazaire, accueille des auteurs et des traducteurs en résidence, organise des colloques et des rencontres, édite une revue annuelle ainsi que des œuvres bilingues. Elle a, par exemple, accueilli et publié le Prix Nobel Gao Xingjian...

⁴ "Je n'écris pas pour voyager, je voyage pour écrire", déclare Deville à Sophie Patois "Je suis un écrivain qui voyage...", *Le Français dans le Monde*, n°384, novembre-décembre 2012, p. 54. Il récusé en outre l'appellation d'écrivain-voyageur.

⁵ Deville évoque cette enfance passée à côté de Saint-Brévin dans l'hôpital psychiatrique où son père médecin travailla comme directeur dans le court récit intitulé "Le Lazaret de Mindin", *Désirs d'estuaire*, éditions Estuarium/Siloé, 1997: 99-107.

⁶ Deville a fondé le Prix MEET de la jeune littérature latino-américaine en 1996.

⁷ Nous avons choisi de ne pas évoquer ces romans ici; notons cependant que *La Femme parfaite* (1995) est placé sous l'exergue de l'écrivain voyageur Paul Morand.

⁸ "La 403 de Paco Le Santero" est paru dans une publication de la MEET consacrée à Cuba et intitulée "Des écrivains et leur Havane", 1995, [non paginé].

⁹ *L'horizon est plus grand* est un livre d'art publié avec neuf lithographies de Richard Texier.

¹⁰ En 2003, la MEET a invité des auteurs des deux façades atlantiques (des six extrémités des trois lignes transatlantiques précisément) à suivre la construction du paquebot. Les textes qui sont des fictions inspirées par le port et les chantiers navals sont accompagnés de photographies de Bernard Biger.

¹¹ Deville y dirige chaque année le numéro de revue MEET qui systématiquement "met en relation deux villes éloignées: Buenos Aires et Trieste dans son premier numéro, Montevideo et Skopje dans le second, San Salvador et Tbilissi dans le troisième", ainsi qu'il l'explique dans l'éditorial de la revue MEET, n°4, 2000: 3.

¹² Byron écrit: "C'est ce vide qui nous pousse au jeu, à la guerre, au voyage, à des actions quelconques mais fortement vécues, et dont l'attrait premier est l'agitation nécessaire à leur accomplissement" et Pascal: "[...] j'ai dit souvent que tout le malheur des hommes vient d'une seule chose, qui est de ne pas savoir demeurer en repos dans une chambre" (Deville 2004a: 7).

¹³ Ces courtes sentences agissent de même: "La vie suit son cours et les révolutions échouent; Les peuples passent, comme la houle du vent dans le riz en herbe" (Deville 2011: 64, 128); "Souvent dans la vie des hommes, vient un point d'équilibre, une année après laquelle plus jamais ils ne seront heureux" (Deville 2009: 103).

¹⁴ L'anthropologue précise: "si l'espace est la matière de l'anthropologie, c'est un espace historique" (Augé 1994: 14.)

¹⁵ Inspiré par Plutarque, Michel Foucault a projeté de créer une collection intitulée “les vies parallèles” afin de découvrir la vie de ces ombres exemplaires que sont les hommes illustres.

¹⁶ L’expression originale est celle de la Genèse: “Memento homo quia pulvis es et in pulverem reverteris”, qui signifie “Souviens-toi, Homme, que tu es poussière et que tu redeviendras poussière”.

¹⁷ Sur les liens entre ethnographie et littérature, on lira avec profit l’ouvrage de Vincent Debaene *L’Adieu au voyage. L’ethnologie française entre science et littérature*, Paris: Gallimard “coll. Bibliothèque des sciences humaines”, 2010, 522 p.

¹⁸ Dans les années 1930, Henri Michaux déjà déplorait que “la terre [soit] rincée de son exotisme” dans *Ecuador* [1929], Paris: Gallimard “coll. L’imaginaire”, 1968: 35.

¹⁹ Fin des avant-gardes, fin de l’histoire, fin de la politique, fin des idéologies, fin de la modernité... On se reportera à l’ouvrage de Lionel Ruffel, *Le Dénouement*, (Paris, Verdier “coll. Chaoïd”, 2005) qui voit dans le dénouement non une mort mais un tournant, n’ayant rien de définitif donc et apte encore à s’ouvrir sur une temporalité nouvelle qui prolonge un passé qu’elle transforme.

²⁰ En cela, les œuvres de Deville participent de “l’esthétisation du monde” récemment conceptualisée par Lipovetsky dans Gilles Lipovetsky et Jean Serroy, (2013), *L’Esthétisation du monde. Vivre à l’âge du capitalisme artiste*, Paris, Gallimard “coll. Hors-série Connaissance”.